

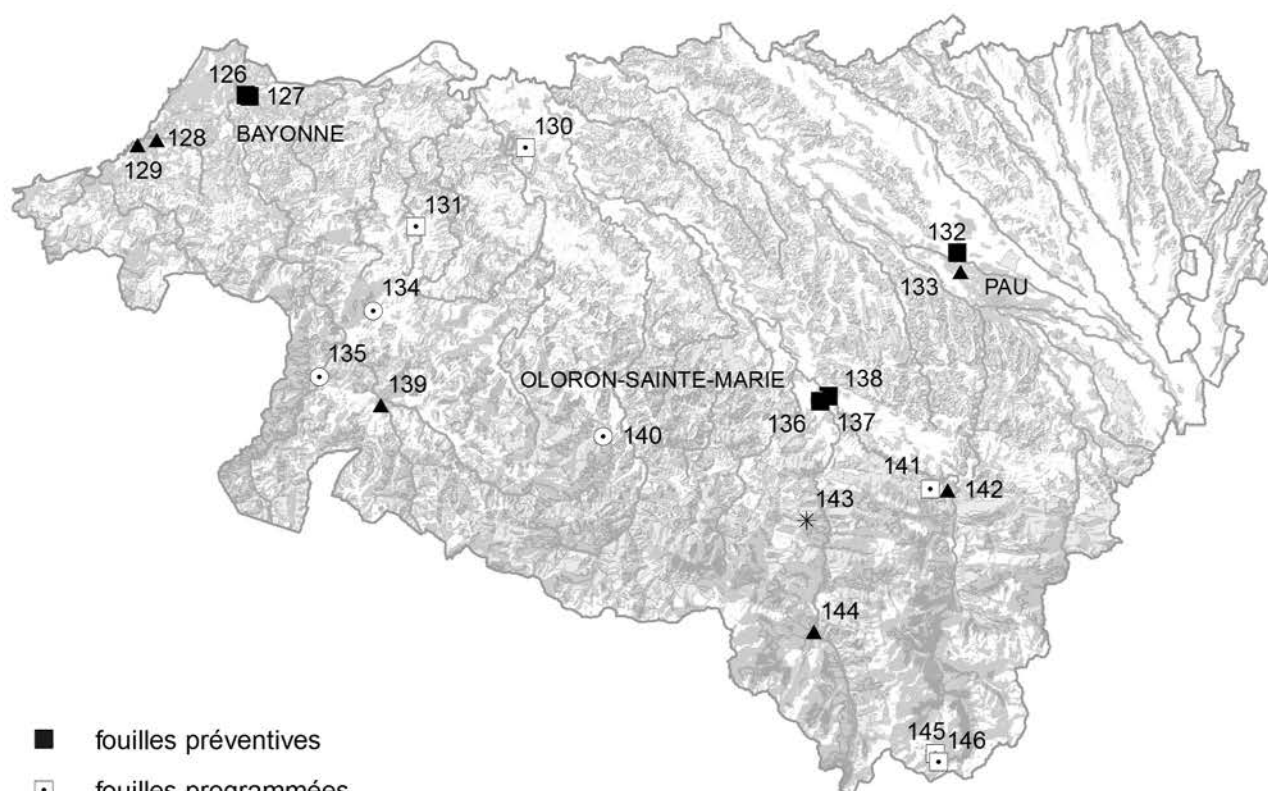


AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

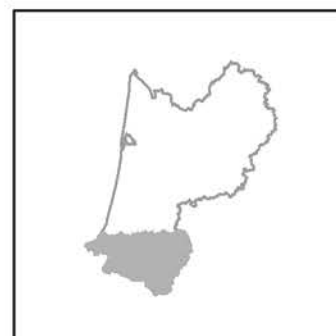
2 0 1 0



- fouilles préventives
- fouilles programmées
- ▲ diagnostics / sondages
- ◉ prospections / relevés / analyses
études documentaires
- * P.C.R.



0 10 20 40
Kilomètres





N°Nat.						N°	P.
025114	ARANCOU	Grotte de Bourouilla	DACHARY Morgane	SUP	FPr	130	168
025116	ARUDY	Grotte de Laa 2	DUMONTIER Patrice	BEN	FPr	141	169
025631	ARUDY	ZAC Saint Michel	FOLGADO-LOPEZ Milagros	INRAP	OPD	142	171
025614	BAYONNE	Avenue du Prissé	COLONGE David	INRAP	FP	126	172
025655	BAYONNE	Chemin de Jupiter	BEYRIE Argitxu	EP	FP	127	171
025587	BIDART	A63 section Biriadou / Ondres - ruisseau de l'Uhabia	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	128	174
025723	GUETHARY	Parc de la maison de retraite " Eskalduna " - Rue du Conte Swiecinski	EPHREM Brice	DOC	SD	129	174
025692	IRISSARRY	Grotte d'Azkonzilo	DACHARY Morgane	SUP	PAN	134	175
025704	LARUNS	Estive d'Anéou	LE COUÉDIC Mélanie	DOC	FPr	145	176
025512	LARUNS	Etive d'Anéou	CALASTRENC Carine	SUP	FPr	146	176
025678	LESCAR	Echangeur A64	SERGEANT Frédéric	INRAP	FP	132	178
025665	LESCAR	Chemin de Ferré	CALMETTES Philippe	INRAP	OPD	133	178
025700	LESCUN	La Pène	BERDOY Anne	BEN	SD	144	179
025629	OLORON-SAINTE-MARIE	1 place Amédée Gabe	PIAT Jean-Luc	EP	FP	136	180
025734	OLORON-SAINTE-MARIE	Quartiers Notre Dame et de Goës	JAVIERRE Cédric	BEN	PRD	137	182
025702	OLORON-SAINTE-MARIE	Rue d'Arboré et place des Oustalots	PERROT Xavier	EP	FP	138	179
025343	SAINT-ETIENNE-DE-BAÏGORRY	Mines de la région de la vallée de Baïgorry	PARENT Gilles	BEN	PRT	135	182
026059	SAINT-MARTIN D'ARBEROUE	Grotte d'Isturitz	PEYROUX Magali	DOC	RAR	131	183
025513	SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Grotte d'Isturitz	NORMAND Christian	MCC	FPr	131	184
025733	UHART-MIXE	Ancienne église Saint-Pierre	DUVIVIER Benoit	BEN	SD	139	185



AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 0

Paléolithique supérieur final,
Mésolithique

ARANCOU Grotte de Bourrouilla

Connue depuis 1986, la grotte de Bourrouilla à Arancou fait l'objet de fouilles programmées depuis 1998. Cette petite cavité recèle en effet une très riche séquence archéologique où dominent les niveaux du Magdalénien supérieur (et moyen ?). La campagne de 2010 s'est concentrée sur la zone vestibulaire. A l'issue de la fouille, des remontages ont été réalisés avec le matériel issu des fouilles de 1990-1991 immédiatement en avant du secteur fouillé cette année. Ce résultat a une importance particulière parce qu'il permet de corréler la stratigraphie perçue dans les fouilles récentes avec celle des fouilles 1990-1991, et donc de valider la continuité des niveaux archéologiques entre zone extérieure et vestibule. Par ailleurs, les variations repérées dans la composition faunique (autant du point de vue des parties anatomiques représentées que de celui des animaux présents) entre les fouilles anciennes et les fouilles récentes évoquent une répartition différentielle du matériel. Ces variations apportent de nouveaux arguments dans l'analyse de la répartition des aires d'activités.

Parallèlement au travail de terrain, le tri des refus de tamis de 2009, correspondant aux décapages dans la grotte, permet de donner un contexte stratigraphique (et chronologique) à deux groupes de « pièces phares » mises au jour dans la fouille clandestine : les petits couteaux en os porteurs de gravure et les coquillages fossiles. En effet, la découverte d'un petit fragment de couteau dans l'US 2007E est le premier indice quant à la position qu'avaient initialement ces

objets, connus jusqu'ici uniquement au travers du tri des déblais de la fouille clandestine. Il en va de même d'un petit fragment de *Pecten* et de trois fragments de *Glycymeris*.

Les fréquentations holocènes de la grotte ont également un intérêt certain. Cette année, les vestiges correspondant au Mésolithique ont pu être étudiés de façon détaillée. En effet, ces dernières années plusieurs lots de vestiges ont pu être recueillis dans différents secteurs de la cavité. Une étude globale était d'autant plus justifiée que les fouilles à venir ne devraient pas livrer d'autres vestiges de cette période. Au total, si le premier Mésolithique est le mieux représenté (sans doute dans une phase assez évoluée), quelques pièces provenant du remanié témoignent néanmoins d'une fréquentation au Mésolithique final. L'étude de la faune fait ressortir un spectre classique où dominent le Cerf, le Chevreuil et le Sanglier. La mésofaune est cependant bien présente avec le Blaireau, la Martre et le Hérisson. Ces travaux montrent que le site de Bourrouilla représente un jalon important dans la distribution des sites mésolithiques de l'Aquitaine méridionale.

Morgane Dachary
avec la collaboration de Aurière Lise,
Chauvière François-Xavier, Costamagno Sandrine,
Fritz Carole, Mallye Jean-Baptiste,
Merlet Jean-Claude, Miqueou Mathilde,
Plassard Frédéric et Vanhaeren Marian.

ARUDY Grotte de Laa 2

Les recherches ont été engagées depuis 2006 dans cette cavité située au sud-ouest du village d'Arudy, au débouché de la vallée d'Ossau.

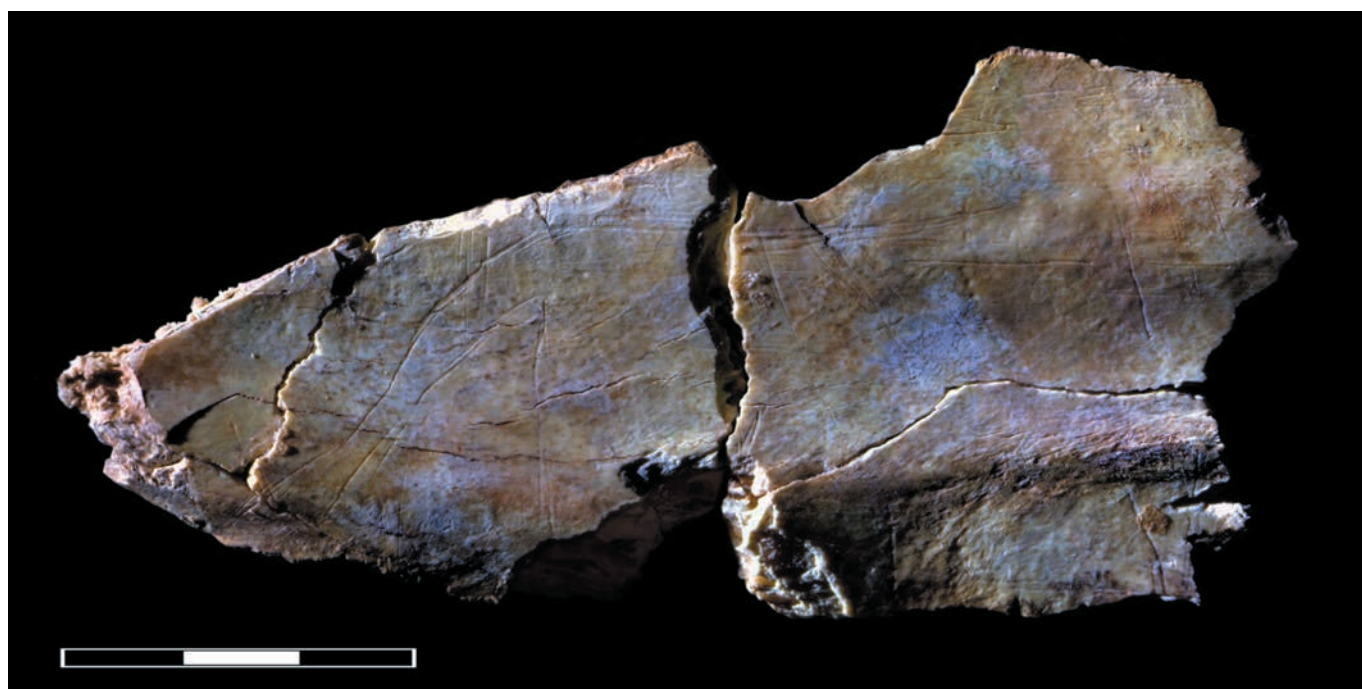
La campagne de fouilles 2010 a concerné trois secteurs.

■ La salle 1 : les niveaux antérieurs à l'Âge du Fer.

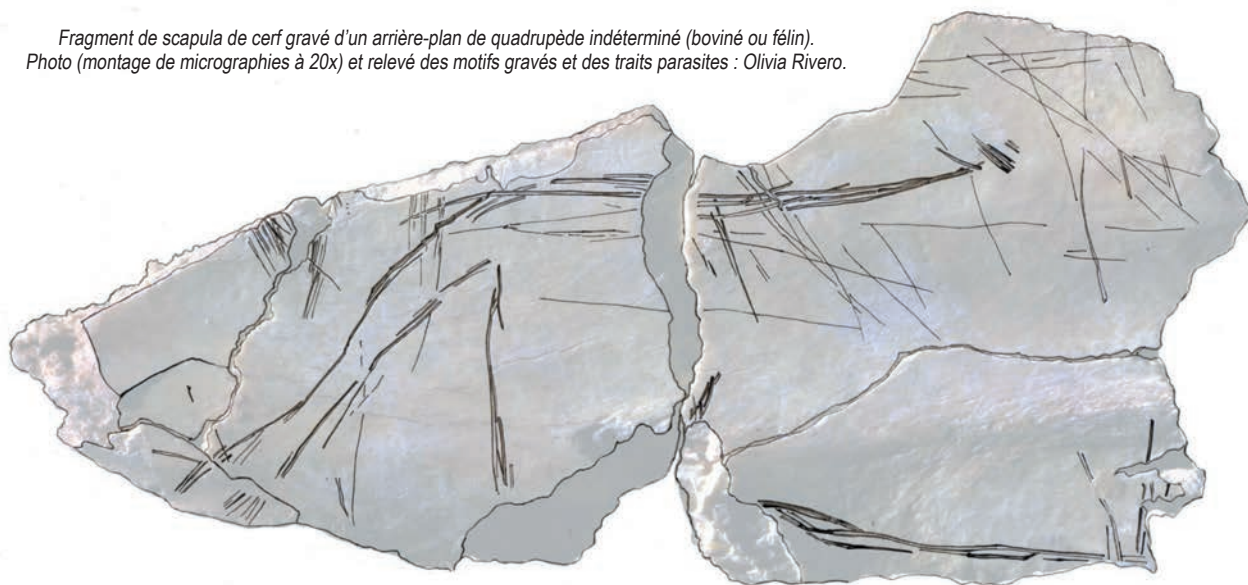
Un petit sondage réalisé dans la salle 1 (carrés H15 et H16) a mis en évidence la présence d'un niveau

(US 1062) dont le faciès rappelle les dépôts mésolithiques de Laa 3 ; ce niveau est dépourvu de céramique et a livré 65 éclats, lamelles et débris en silex. Malgré l'absence de pièces diagnostiques, une attribution de cet ensemble au Mésolithique est probable.

L'ensemble des indices recueillis (campagnes 2009 et 2010), permet d'envisager l'hypothèse selon laquelle les salles 1 et 3 auraient été occupées avant l'Âge du Fer – une partie de ces niveaux anciens



Fragment de scapula de cerf gravé d'un arrière-plan de quadrupède indéterminé (boviné ou félin).
Photo (montage de micrographies à 20x) et relevé des motifs gravés et des traits parasites : Olivia Rivero.



ayant ensuite été tronquée lors de l'aménagement des terrasses (cf. BSR 2006/2009). Cette hypothèse demande un élargissement de la surface fouillée dans les salles 1 et 3 ce qui n'a pas été possible en 2010 pour des raisons de sécurité (éboulis instable, hauteur des coupes existantes).

■ **Entrée sud-est (Laa 3) : les occupations mésolithiques**

En 2009, sous les occupations néolithiques, nous avons étudié un premier niveau attribué au Mésolithique final (US 21/22) Le niveau sous-jacent avait été abordé (US 32/33). La campagne 2010 avait pour objectif de compléter l'étude de ce niveau et de réaliser un sondage afin d'évaluer le potentiel archéologique restant. Au terme de cette opération nous pensons pouvoir individualiser quatre ensembles d'occupations.

L'ensemble US 20 base/US 30 et l'ensemble US 21/22 correspondent à des occupations de courte durée, de type campement léger sous abri au Mésolithique final. Il est possible que l'ensemble US 21/22 corresponde à plusieurs occupations comme le suggère la variété de la faune représentée. Les données disponibles – foyer, faune avec traces de découpes, fruits brûlés, Hélix – nous fournissent une image assez documentée de ce contexte d'occupation domestique.

Les deux autres ensembles (US 32/33 et US 35/36) sont très probablement du même type (campement sous abri) mais, au vu du mobilier lithique, pourraient appartenir à un Premier Mésolithique. Cependant, la pauvreté de la documentation en éléments diagnostiques permet difficilement de conclure. Nous attendons les datations radiométriques des foyers US 33 et US 36 pour mieux préciser la chronologie de ces occupations.

Le sondage a également démontré la présence d'au moins un niveau archéologique antérieur.

■ **La salle 4 : les occupations du Paléolithique supérieur**

Le sondage de la salle 4, ouvert en 2006 et élargi en 2009 à 2,5 m², avait révélé la présence à Laa 2 de plusieurs niveaux attribués au Magdalénien moyen et supérieur. La poursuite de ce sondage en 2010 a permis de mieux documenter ces ensembles archéologiques. Le matériel témoigne d'activités

variées, le domaine de la chasse étant particulièrement présent : débitages lamellaires voués à la production d'armatures à dos, elles-mêmes bien représentées ; déchets de fabrication de pointes en bois de renne et fragments de pointes fracturées à l'usage ; vestiges d'ongulés abondants, diversifiés et bien conservés, témoignant du traitement de carcasses complètes et autorisant une reconstitution précise des gestes de boucherie. Sur le plan diachronique, Laa 2 présente un potentiel important pour l'étude de l'évolution des pratiques cynégétiques au cours du Magdalénien moyen et supérieur, tant dans les panoplies de chasse que dans les espèces chassées. L'outillage lithique et osseux (grattoirs, burins, lissoirs, poinçon, aiguille) témoigne également du traitement des matières animales. Enfin, alors que les éléments de parure restent totalement absents, on peut noter des indices attestant de l'exploitation des carnivores (le renard en l'occurrence), de l'exploitation non alimentaire de certaines grandes espèces d'oiseaux (recherche des tendons, plumes, os ?), et des manifestations graphiques (une *scapula* gravée, premier témoignage d'art mobilier découvert à Laa 2 : cf. fig.).

Par ailleurs, par rapport à 2009, le sondage a été approfondi d'environ 45 cm (carré I29) à 75 cm (carré I30), ce qui a permis de mieux caractériser un ensemble sédimentaire inférieur (US 4012-4013), riche en galets exogènes, évoquant une accumulation alluviale (par exemple fluvio-glaciaire, liée à la déglaciation du bassin d'Arudy ?). Nous ne pouvons cependant pas affirmer avoir atteint la base des dépôts magdaléniens. Sur la profondeur d'environ 20 cm où elle a été fouillée jusqu'ici, l'US 4013 ne s'est pas révélée archéologiquement stérile, même si le matériel, lithique notamment, semble se raréfier. Par ailleurs, le matériel issu de cette US n'est pas assez caractéristique pour que l'on puisse indiquer avoir identifié là quelque chose d'antérieur aux occupations du Magdalénien moyen. Enfin, aucun indice ne permet d'évaluer la profondeur à laquelle se trouverait le sol rocheux de la grotte. De ce point de vue, la fouille 2010 a permis d'établir que la puissance des dépôts paléolithiques de Laa 2 était trop importante pour être entièrement sondée sur une surface aussi restreinte.

Dumontier Patrice et
Pétillon Jean-Marc

ARUDY ZAC Saint Michel

La création d'une zone d'aménagement concerté sur la commune d'Arudy, en face du massif calcaire de Saint Michel, a motivé la réalisation d'un diagnostic archéologique sur une partie de son emprise (3 ha).

Le bassin glaciaire d'Arudy est connu pour ses importants sites en grotte ou sous-abri renfermant des niveaux d'occupations attribuables au Tardiglaciaire (Magdalénien) et au début de l'Holocène (Epipaléolithique et Mésolithique). Le projet de ZAC offrait une première opportunité de rechercher d'éventuelles occupations contemporaines en plein air. Par ailleurs, les formations calcaires urgoniennes qui affleurent sur les flancs du bassin et sous forme de massif isolés ont été exploitées dès l'époque antique comme marbrières ; cette activité de carrière s'est poursuivie jusqu'à l'époque moderne et contemporaine comme en attestent les fronts de taille visibles sur le flanc du massif de Pene de Plou qui domine l'emprise de la ZAC.

Les sondages ont révélé une stratigraphie particulièrement homogène et stérile sur le plan archéologique : jusqu'à 3 m de profondeur, côte à laquelle nous avons arrêté nos investigations, nous n'avons rencontré que des colluvions limoneuses brunifiées dont la mise en place n'a pu être datée mais relève probablement d'une phase très récente de l'Holocène.

Au pied du massif de Pene de Plou, un décrochement du substrat rocheux a été mis en évidence, approximativement aligné selon une limite parcellaire : il pourrait correspondre à front de taille remblayé, dont l'exploitation peut être récente (XIXe siècle ?).

Notice rédigée par Ferullo Olivier (Sra) à partir du rapport final d'opération fourni par la responsable Milagros Folgado Lopez (Inrap)

BAYONNE Chemin de Jupiter

A 2,5 km au sud du centre ville de Bayonne, sur le plateau qui domine l'Adour au sud, un projet immobilier (construction de bâtiments résidentiels) a suscité la réalisation d'une fouille d'archéologie préventive sur une emprise d'environ 5 500 m². Le diagnostic archéologique mené en amont des travaux avait révélé la présence en cet endroit de deux phases d'occupation distinctes : la première d'époque gallo-romaine, associée à une activité potière, la seconde d'époque contemporaine.

Compte-tenu de ces indices, les travaux de terrain se sont concentrés sur trois thématiques principales que sont : les vestiges d'une occupation gallo-romaine en périphérie de l'agglomération de *Lapurdum*, l'activité potière antique et les vestiges d'un établissement rural des XIX-XXe siècles.

La surface fouillée (secteur 1 : 3 450 m² ; secteur 2 : 2 000 m²) a révélé les vestiges d'un habitat rural dont l'occupation est comprise entre la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère et le Ve voire le VI^e siècle. Les structures reconnues comprennent un four de potier, cinq fosses parmi lesquelles un dépotoir riche en résidus de forge et une fosse d'extraction de matériaux, des trous de poteau et un fossé rectiligne au profil en V constituant probablement la limite occidentale de l'occupation antique.

L'intérêt majeur du site réside sans doute dans l'étude du four de potier (mis au jour dès la phase de diagnostic) et dans celle de la production céramique qui lui est associée. Les vestiges du four sont apparus fortement endommagés, la structure de combustion étant arasée au niveau de la sole. De plan circulaire et d'un diamètre de 1,10 m, cette dernière est constituée d'une dalle d'argile percée, dans laquelle ont été fichées plusieurs *tegulae* fragmentées ainsi que des *imbrices*. La chambre de chauffe, l'alandier et une fosse de travail située à l'avant du four étaient également conservés. L'étude du mobilier céramique découvert dans le comblement de la chambre de chauffe ainsi que dans les niveaux de comblement de l'alandier révèle que la structure artisanale servait à la cuisson de céramiques communes non-tournées et de céramiques communes tournées à pâte claire, une production de proximité, privée ou limitée à quelques individus d'un niveau social peu élevé. D'un point de vue chronologique, d'après les résultats d'une étude archéomagnétique réalisée sur la sole de la structure, deux plages de datation sont envisageables pour le fonctionnement du four : 65-180 ap. J.-C. et 235-430 ap. J.-C.

L'occupation du site à l'époque contemporaine est quant à elle caractérisée par la présence d'un chemin,



Bayonne - Chemin de Jupiter. Four de potier de Jupiter en cours de fouille. Vue en coupe de la sole, de la chambre de chauffe et de la voûte de l'alandier.

le *chemin de Jupiter*, d'un système de conduites hydrauliques enterrées, par les vestiges totalement arasés d'une ferme ainsi que par ceux d'un vaste bassin construit dont l'interprétation demeure incertaine mais qui évoque une fosse à purin.

L'ensemble de ces vestiges récents est lié à l'exploitation de la propriété des ducs de Cadaval.

Beyrie Argitxu

Paléolithique inférieur,
moyen, supérieur

BAYONNE Avenue du Prissé

La fouille de l'avenue du Prissé a été motivée par la construction du siège de l'office public de l'habitat des Pyrénées-Atlantiques, dont certaines parties entraînaient des terrassements importants. Le site avait été mis en évidence lors d'une phase de diagnostic l'année précédente (cf. BSR 2009, p. 149-150). La fouille s'est déroulée sur une superficie de près de 1500 m² dans l'angle sud-est de l'emprise globale du projet, secteur qui recelait les niveaux les mieux conservés. L'étude du mobilier est encore en cours à l'heure de la rédaction de ces lignes.

Le contexte local est celui du plateau de Saint-Pierre-d'Irube qui domine la ville de Bayonne à la confluence Nive-Adour. L'assise du plateau est formée par des alluvions anciennes, grossières à la base, plus fines au sommet, déposées par la Nive et/ou l'Adour. Au-dessus, des sables limoneux résultent en partie d'apports éoliens accumulés sur des épaisseurs pouvant atteindre plusieurs mètres au cours des phases froides du Pléistocène moyen et récent. Ces sables ont ensuite subi des transformations pédologiques lors de phases plus tempérées. Localement, ces sols ont été



érodés et entraînés dans les versants. Il en résulte la formation de thalwegs entraînant l'ondulation du paysage. Ici, une tête de vallon menant à l'Adour et fonctionnant depuis une bonne partie du Pléistocène a conditionné les morphogénèses locales en créant une dépression.

Nous avons mis en évidence une superposition de quatre niveaux archéologiques scellés dans une séquence de 1,50 à 2 m d'épaisseur. Pour tous, seuls les vestiges lithiques ont été conservés du fait de l'acidité du milieu. Une écrasante majorité de la matière première utilisée est du silex du flysch de type Bidache récolté dans l'olistostrome de la colline d'Ibarbide à Mouguerre, distante de 2 à 3 km du site.

À la base, des pièces triées, fortement patinées, sont remaniés de manière éparse dans des colluvions limoneuses. Il s'agit de grandes pièces bifaciales massives aux formes irrégulières, élaborées à la percussion dure sur des blocs de silex ou des galets de roches pyrénéennes. Elles sont complétées par un débitage d'éclats assez grands selon des méthodes de débitage peu structurées, unipolaires ou multidirectionnelles. L'outillage retouché est indigent et peu caractéristique. Malgré le faible effectif de l'échantillon et sa troncature par les phénomènes taphonomiques, les caractères que nous venons de dégager nous permettent de le rattacher à l'Acheuléen pyrénéo-garonnais, extension de l'Acheuléen ibérique dans le sud-ouest de la France.

Au-dessus, un niveau moustérien forme une nappe de vestiges assez continue dans une dépression douce, avec quelques concentrations résiduelles en partie démantelées sur la bordure. Si l'organisation anthropique du niveau n'existe plus, l'impact de ce déplacement sur la série est resté modeste. Le débitage est quasi exclusivement Levallois, en particulier selon les modalités linéale (à éclat préférentiel) et récurrente centripète, les nucléus étant le plus souvent poussés à exhaustion. Les produits sont les supports d'un outillage léger abondant, largement dominé par des racloirs, accompagnés de pointes moustériennes et de rares denticulés et divers. Ces racloirs peuvent être simples ou doubles, doubles convergents, axiaux ou déjetés ; quelques exemplaires présentent un front demi-Quina, parfois à dos aminci. Une chaîne opératoire de façonnage bifacial se manifeste par plusieurs bifaces réalisés sur des plaquettes fines, à différents états de réduction. La plupart conservent la base et un dos partiel réservés : ils correspondent au « type Basté » (Chauchat et Thibault, 1968). Quelques hachereaux, en quartzite et en ophite, complètent l'outillage. Cet ensemble relève d'un Moustérien de Tradition Acheuléenne (MTA) dont le faciès et les originalités demandent encore à être précisés.

Au-dessus, cantonné dans la frange nord de la fouille, un second niveau moustérien peu dilaté est marqué par des concentrations nettes et des

répartitions différentielles des vestiges : postes de taille, rejets, outils, etc. Ces deux critères indiquent un excellent état de conservation de cette occupation. Le débitage est presque uniquement discoïde, au sens strict même, c'est-à-dire exclusivement orienté vers la production de pointes pseudo-Levallois. Les nucléus sont souvent poussés à exhaustion terminale. L'outillage retouché est peu nombreux et fabriqué à partir de sous-produits de la chaîne opératoire de débitage : des éclats fortement à totalement corticaux. Il est dominé par des racloirs, simples surtout, accompagnés de quelques denticulés. Plusieurs bifaces sont également présents, ils sont de tailles variées et de morphologies symétriques amygdaloïdes. Enfin, nous comptons également des hachereaux en ophite, surtout, et quartzite. Ces caractéristiques principales correspondent typiquement à la définition actuelle du Vasconien (Deschamps, 2009-2010), faciès moustérien spécifique de l'aire vasco-cantabrique.

Au sommet de la séquence, la présence d'un niveau du Paléolithique supérieur a motivé une prolongation de l'opération : sa faible extension n'avait été qu'effleurée par le maillage des sondages. En effet, il se cantonne sur un ovale d'une superficie de moins de 500 m² (un peu plus de 25 x 15 m approximativement) avec une dispersion verticale qui n'excède pas la dizaine de centimètres. Il est composé de deux vastes postes de débitages complétés de concentrations périphériques. Les exploitations sont très majoritairement laminaires. L'objectif est l'obtention de supports rectilignes relativement épais. Le recours massif à des plaquettes autorise de nombreux raccourcis techniques. Une production de lamelles, intercalée ou indépendante, est présente discrètement. L'outillage est pauvre et rassemble des grattoirs et un burin. Des armatures sont présentes sous forme d'ébauches, notamment de pédoncules, d'un fragment mésial de pointe à dos droit, possible Gravette, et d'une pointe de Font-Robert. Ces critères permettent d'identifier un Gravettien, dont le faciès fait débat. Un des intérêts principaux de ce locus est son statut économique : la production est fortement prépondérante mais il n'y a que très peu de produits entiers présents. De plus, plusieurs sources de matières premières allochtones signalent des zones parcourues variées. L'occupation gravettienne du Prissé s'insère donc dans une stratégie de mobilité et d'exploitation du territoire complexe.

Si le plateau de Saint-Pierre-d'Irube est un des hauts lieux de la préhistoire du Pays Basque, en particulier pour les gisements de plein air, les opérations archéologiques à proprement parler y sont rares. En effet, ce n'est que plus de 40 ans après la fouille du Basté (Chauchat et Thibault, 1968), à 400 m vers l'est, que l'opération de l'avenue du Prissé vient renouveler cette documentation. Chacun des niveaux identifiés nourrit des problématiques tout à fait actuelles et novatrices. L'Acheuléen pyrénéo-



garonnais est de mieux en mieux connu sur ses matériaux de prédilection, les quartzites : au Prissé, l'emploi majoritaire du silex nous permet de discuter des contraintes des matières premières en comparant les chaînes opératoires, de façonnage en particulier. Les niveaux moustériens illustrent une nouvelle fois la variété des faciès sur un même territoire et nourrissent les travaux en cours sur le Vasconien et les hachereaux en contextes moustériens. L'occupation gravettienne enfin livre une série très originale pour ce techno-complexe pourtant bien documenté dans

la région et ouvre à une approche paléthonographique plus ambitieuse.

Colonge David, Fourloubey Christophe, Sellami Farid

- CHAUCHAT, Cl. ; THIBAUT, Cl. La station de plein air du Basté à Saint-Pierre-d'Irube, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 1968, tome 65, p. 293-318.
- DESCHAMPS, M. Le Vasconien : révision de sa signification à partir des industries lithiques d'Olha I et II, d'Isturitz et de Gatzarréa, *Paléo*, 2009-2010, tome 21, p. 103-126.

Paléolithique moyen,
Protohistoire

BIDART

A63 section Biriattou / Ondres

Ruisseau de l'Uhabia

Dans le cadre de l'élargissement à 2 x 3 voies de l'autoroute A63, au niveau du tronçon Biriattou-Ondres, des sondages archéologiques ont été réalisés à Bidart. Différentes contraintes d'accès ont fait que l'intégralité des parcelles n'a pu être sondée. Le site du ruisseau de l'Uhabia, où s'est déroulée l'opération de diagnostic archéologique, avait livré, lors de la construction de l'autoroute au début des années 1970, une importante série lithique avec des ensembles attribuables à plusieurs périodes (Paléolithique moyen, supérieur, Néolithique) ainsi que du mobilier céramique antique.

La réalisation de treize tranchées réparties sur les quatre parcelles accessibles a livré des indices d'occupation archéologique à différentes époques. La partie nord du site a livré une fosse dont le mobilier est attribuable à la Protohistoire ancienne. Dans la partie

sud, sur la parcelle AE 231, trois structures ont été identifiées : une concentration de silex taillés jointifs datés du Paléolithique supérieur, une structure à galets thermofractés datée du Néolithique-Âge du Bronze et un fossé dont l'orientation ne correspond pas à celle du parcellaire actuel, mais qu'il n'a pas été possible de dater. Des éléments lithiques épars attestent également de présence humaine dès le Paléolithique moyen.

Malgré des indices présents et fiables, il n'est pas possible de préciser quelle pouvait être la nature de ces occupations successives ainsi que leur extension.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par la responsable Elizagoyen Vanessa (Inrap)

Haut Empire

GUETHARY

Parc de la Maison de retraite

« Eskalduna » - Rue du Comte Swiecinski

Dans le cadre des fouilles programmées menées en 2009, l'étude des bassins à salaisons gallo-romains a permis de préciser les informations obtenues en 1984 par J.-L. Tobie et d'aborder les aspects relatifs à cette production (technique de construction, chronologie, type de production et main d'œuvre) en les replaçant dans son contexte antique (Ephrem 2010). L'arasement des bassins, structures généralement enterrées, n'a pas permis de mettre en

évidence des niveaux de circulation contemporains. Or l'isolement géographique des vestiges pose quelques interrogations. L'existence d'une installation, de type *villa*, a été proposée, mais aucune découverte ne permet de confirmer cette hypothèse.

Afin de répondre à cette problématique, des prospections géophysiques ont été menées en novembre 2009 par G. Caraire (Geocarta). Le choix de parcelles, susceptibles de pouvoir convenir à ce



type de mesures, a été restreint à cause de la forte urbanisation de la zone. Le parc de la maison de retraite a été choisi pour plusieurs raisons. Le terrain, malgré l'existence d'un parking, présentait la surface la plus importante à proximité des vestiges fouillés. De plus, la position topographique était privilégiée. Cette parcelle se situe en surplomb des bassins sur le haut d'une colline dominant le port de pêche actuel.

Les résultats des prospections géophysiques par résistivité électrique ont permis de mettre en évidence trois anomalies. Afin de vérifier leur nature, cinq ouvertures ont été pratiquées, chacune d'une superficie comprise entre 3 et 5 m².

Tous les sondages se sont avérés négatifs. Le signal obtenu lors des prospections géophysiques résultait de l'apport de matériaux de construction et de la géologie locale, constituée d'altérites. Aucune trace de l'homme durant l'Antiquité, même résiduelle, n'a pu être observée dans ce secteur. À l'avenir, aucune opération n'est envisagée dans le secteur immédiat des bassins antiques.

Ephrem Brice

■ EPHREM, B. Un établissement unique en Aquitaine romaine : les bassins à salaisons de Guéthary (Pyrénées-Atlantiques). *Aquitania*, 2010, 26, p. 21-48.

Paléolithique supérieur

IRISSARRY
Grotte d'Azkonsilo

Située sur la rive droite du Laka et à l'ouest du village d'Irissarry, cette petite grotte est creusée aux dépens d'une diaclase dans les formations des quartzites blancs et des schistes bleus de l'Ordovicien. Elle fut fouillée par Cl. Chauchat entre 1984 et 1994. Outre une fréquentation holocène (Âges des métaux et Mésolithique), les niveaux archéologiques fouillés documentent une importante séquence solutréenne (niveaux 4, 5 et 6) ainsi qu'un niveau Gravettien (niveau 7). La préparation d'une monographie, rendue possible par l'octroi d'une bourse de recherche de la Fondation Jose-Miguel de Barandiaran, nous a conduits à réaliser un nettoyage de la coupe stratigraphique sagittale dans la perspective d'une étude géoarchéologique.

Treize unités stratigraphiques ont pu être individualisées sur la base de la morphologie et de l'organisation des dépôts, de la nature de leurs limites, de la composition de la fraction fine et grossière, et des traits diagénétiques. Cette approche macroscopique a été complétée par une étude micromorphologique pour les unités stratigraphiques où la moindre abondance des clastes permettait la réalisation des prélèvements. Si toute l'histoire sédimentaire du gisement n'a pas pu être reconstituée, il a été possible d'apporter des éléments fondamentaux quant à mise en place des dépôts et à leur évolution ultérieure. Les sédiments sont en grande partie issus du démantèlement de la

paroi. Des apports provenant de l'intérieur du massif, transitant par les nombreuses failles et par le réseau existant en amont de la cavité, ont probablement aussi participé à la sédimentogénèse. La dynamique sédimentaire est dominée par l'ébouilisation et le ruissellement. L'hypothèse de la participation du Laka à la sédimentation n'a pu être confirmée en raison de l'absence de dépôts alluviaux sur la coupe étudiée. Les phénomènes post-sédimentaires sont marqués par la bioturbation et par des percolations d'eau. Des figures cryogéniques indiquant des conditions périglaciaires ont été identifiées dans les unités 1, 2, 3 et 6.

La démonstration du bon état de conservation de certains niveaux a rendu pertinente la réalisation de datations sur cinq échantillons de sédiments charbonneux prélevés en arrière des échantillons micromorphologiques. Les résultats sont valides pour quatre prélèvements qui concernent les couches 5a, 5b inf, 6a, inter 6a/6b. Un dernier échantillon correspondant au niveau 5b sup a fourni des dates holocènes, aberrantes au vu du contexte. Combinés aux études taphonomiques et techno-typologiques du matériel lithique, ces résultats éclairent d'un jour nouveau le Solutrén de l'extrême Sud-Ouest de la France.

Dachary Morgane et
Delfour Géraldine

Référence	Référence échantillon	Niv. Archéologique	Age (BP)	Age à 2 sigma (cal. BP)
Beta 302239	AZ2011 F13 1	5a	20 290 +/- 80	24 668-23 909
Beta 302241	AZ2011 F13 3	5b inf	20 410 +/- 80	24 554-23 937
Beta 302242	AZ2011 F13 4	6a	20 360 +/- 80	24 523-23 922
Beta 302243	AZ2011 F13 5	6a/6b	20 870 +/- 80	25 144-24 507

LARUNS

Estive d'Aneou

La campagne 2010 a porté sur la poursuite de la fouille de l'entité 32, qui apparaît, avec l'entité 149, comme l'un des deux pôles principaux de gestion de l'estive d'Aneou sur la longue durée. Son histoire est scandée par de profondes évolutions dans l'organisation des espaces et dans les modalités architecturales.

La première occupation, datée du Second Âge du Fer (entre 204 et 91 av. J.-C.), s'avère très discrète. Elle n'a été décelée qu'au travers d'un seul niveau d'occupation présent dans les enclos nord et est. Ceux-ci apparaissent isolés car aucun site d'habitat ne peut leur être relié, sauf à considérer que les occupations postérieures en ont totalement effacé les traces. Avec l'entité 31 située environ 100 m à l'ouest, ces deux enclos de l'entité 32 sont les seuls sites connus et datés de cette période dans toute l'estive d'Aneou.

La deuxième occupation de l'entité 32 s'inscrit entre le III^e et le VI^e siècle de notre ère. Elle se traduit par la mise en place d'un grand bâtiment (structure 85) encastré dans le talus. Long de 7 m et large de 3 m (mesures intérieures), il est ceinturé par des murs ayant une épaisseur maximale de 1,40 m. Aucun enclos lié à cet habitat n'a été identifié. Cette absence fait écho aux observations récurrentes réalisées sur les sites de cette période dans les Alpes (Segard, 2008) qui conduisent à s'interroger sur l'emploi de systèmes de parage en matériaux périssables tels que des claies ou des filets.

La période médiévale a largement imprimé son empreinte sur l'entité 32. L'occupation y fut importante et semble-t-il plus ou moins continue du VIII^e au X^e siècle. Les observations réalisées à la fois dans les secteurs 1 et 2 permettent de reconnaître des reprises et des réaménagements de l'espace. La mise en place de la deuxième occupation du bâtiment 85 s'est opérée en réhabilitant les ruines de la phase précédente, certains murs ayant été reconstruits partiellement ou en totalité. D'un point de vue fonctionnel, la présence de deux foyers ainsi que la découverte de nombreux artefacts (vaisselle, fragments de faune dont certains présentent des traces de découpe, instrument à vent, outil en os, fragments de verre, scories de fer) permettent de qualifier le bâtiment 85 d'habitat. L'espace intérieur était structuré par un mur de refend d'axe nord-sud et centré autour d'un foyer situé dans l'angle sud-est. Ce qui intrigue n'est pas la réutilisation

d'un espace déjà anthropisé mais l'absence de mobilier céramique lié à cette seconde occupation, si longue et si prégnante d'un point de vue architectural. Bien qu'il faille prendre en compte la méconnaissance des faciès céramiques du Haut Moyen Âge dans la région, cela conduit à s'interroger sur l'utilisation possible d'objets et d'outils en matériaux périssables (bois).

Aux alentours du XI^e siècle, l'entité 32 est restructurée. On bâtit contre son flanc ouest une structure quadrangulaire, le bâtiment 82, à l'intérieur duquel aucun foyer ni aucun élément mobilier n'ont été découverts. On est donc enclin à considérer que ce bâtiment constituait une annexe de la grande cabane 85, destinée au gardiennage du bétail ou au stockage de matériaux.

Durant le Bas Moyen Âge, le centre de gravité de l'entité 32 fut déplacé vers l'Est avec la construction de la structure 86. Les bâtiments 82 et 85 sont abandonnés et leurs matériaux récupérés pour édifier cette nouvelle structure. Après une courte période d'occupation (inférieure à 50 ans), lui succède la construction 87, en partie élevée sur ses ruines. Ces différentes reprises ne sont pas datables individuellement. Elles permettent cependant d'envisager une continuité de l'occupation et de possibles évolutions fonctionnelles. La présence d'une banquette et de deux foyers successifs suggère une vocation domestique et/ou d'activité spécialisée. La quasi-absence de matériel archéologique contraste avec le bâtiment 85 mais rappelle la construction 82. La présence d'un placard dans l'angle nord-ouest renvoie à d'autres structures observées en prospection, attribuables à l'époque moderne (n° 347 dans le secteur de Tourmount et n° 349 dans le secteur de Hount de Mahourat). Cette construction montre donc une mise en place plus précoce d'infrastructures à l'intérieur du bâtiment, dès le Bas Moyen Âge.

Les évolutions d'emprise, de polarisation et de structuration de l'espace au cours des dix siècles d'occupation peuvent être interprétées comme des réponses à des modifications des besoins techniques, sociaux et des pratiques pastorales.

Calastrenc Carine, Rendu Christine avec la collaboration de D. Cabrol et V. Lemaître

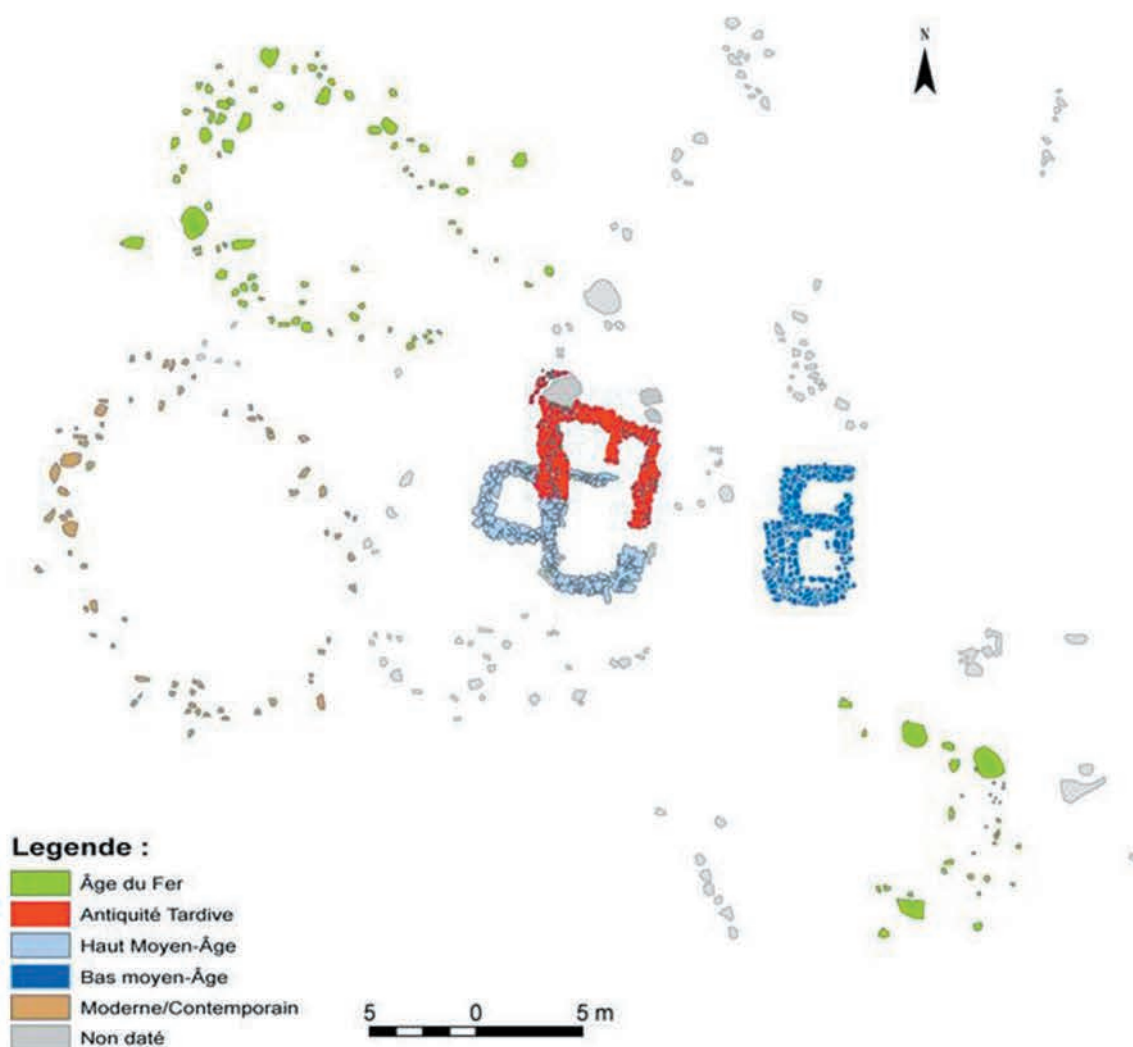
- SEGARD M. Le pastoralisme dans les Alpes occidentales à l'époque romaine, in *Premiers bergers des Alpes, de la Préhistoire à l'Antiquité*, Musée dauphinois, 2008, p. 123.

LARUNS

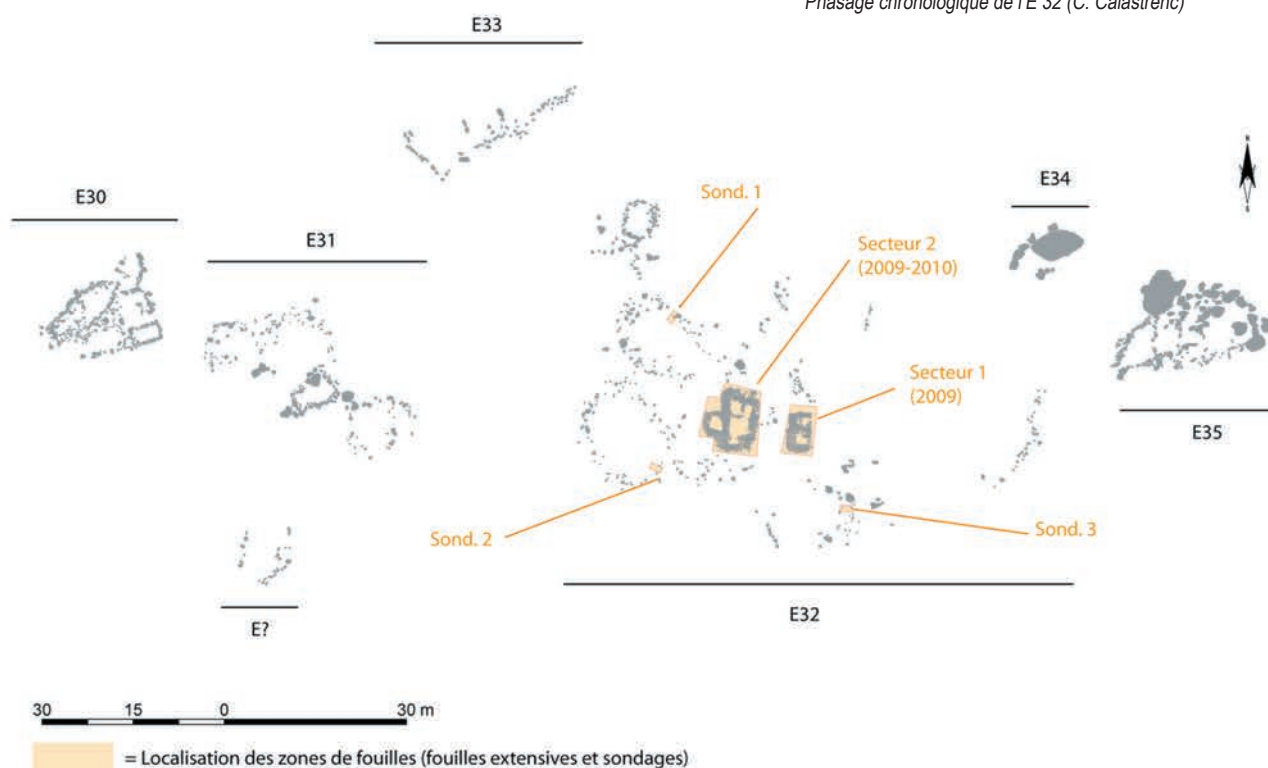
Estive d'Aneou

Notice non parvenue.

Le Couédic Mélanie (Sup).



Laruns - Estive d'Aneou
Phasage chronologique de l'E 32 (C. Calastrenc)



LESCAR Chemin de Ferré

La construction d'un réservoir d'eau potable semi enterré est à l'origine du projet de diagnostic sis Chemin de Ferré.

L'emprise concernée, portant sur deux parcelles d'une surface cumulée de 824 m², est située à proximité de sites archéologiques reconnus : la villa gallo-romaine de Saint Michel et l'enclos funéraire de la Tourette. Cette localisation suggère la présence possible sur ces parcelles de vestiges en lien avec la *pars rustica* de la villa d'une part ou bien en relation

avec une extension de l'espace sépulcral d'autre part. Sur les trois sondages réalisés, un seul s'est avéré « positif » sous la forme d'un niveau archéologique non structuré contenant du matériel (céramique, amphore, tuile à rebord) de la fin du Second Âge du Fer et de la période augustéenne, associé à des galets.

Notice issue du rapport final d'opération fourni par le responsable Calmettes Philippe (Inrap)

LESCAR Echangeur A64

Cette fouille se situe dans le cadre des problématiques sur les tertres, dits « tumulaires », du plateau du Pont-Long et ses marges. Un certain nombre de ces structures a été fouillé depuis le XIXe siècle ; mais c'est surtout dans la seconde moitié du XXe siècle que de véritables observations scientifiques ont pu être réalisées. Sauf pour l'Âge du Fer, il n'a pu être mis réellement en évidence que ces tertres correspondaient à des structures funéraires. Le milieu sédimentaire de la région ne permet la conservation des restes organiques que s'ils sont brûlés. Ces tertres sont parfois associés à des fossés circulaires qui les entourent.

Il faut tout d'abord préciser que le tertre du Cami Salié présente un état de conservation médiocre. Son relief est très peu marqué et le diagnostic a révélé une structure centrale empierrée, en partie démantelée et associée à des charbons de bois. Un fossé adjacent a également été repéré durant cette phase.

La fouille de l'empierrement central n'a pas révélé de traces d'inhumation ou d'incinération. Cependant, l'observation générale de la structure, et les comparaisons que nous avons pu faire, nous permettent d'avancer que nous avons peut-être là les restes d'un coffrage en bois avec un couvercle, installé dans une fosse, et scellé par des galets.

Le décapage général du tertre a permis d'observer que le fossé ceinturait l'empierrement mais qu'il présentait des interruptions ; en effet, il est constitué

d'un certain nombre de creusements en « boudins », plus ou moins longs est réguliers. Nous avons pu également observer que le niveau de construction du tertre, constitué d'un sédiment limono-argileux homogène, scelle le fossé lui-même et qu'il ne s'agit pas là du fruit de l'érosion de la première couche de construction du tertre. Le comblement même du fossé paraît devoir s'être fait assez rapidement.

Le site a livré très peu de mobilier, tant céramique que lithique ; celui-ci n'est pas caractéristique.

Trois datations au carbone 14 ont été réalisées sur des charbons ; deux provenaient du fossé et un d'un gros brandon de l'empierrement. Ces résultats paraissent confirmer une légère antériorité du fossé (2130-2090 BC pour le fossé et 2030-1880 pour l'empierrement). Les datations calibrées pour l'ensemble des structures se situent entre 2130 et 1750. Cependant, l'analyse stratigraphique du site met en évidence que ces charbons sont, soit résiduels dans l'une des couche de construction du tertre, soit éventuellement issus de rejets durant l'édification de celui-ci. Considérant cela et le peu de matériel céramique, nous ne pouvons considérer le site que comme postérieur à la date la plus récente. Il faut donc considérer que le tertre se situe au mieux à la fin du Bronze ancien ou dans le Bronze moyen.

Sergent Frédéric

LESCUN La Pene

En 2008, des prospections électromagnétiques réalisées par Jean-Eric Rose dans le secteur du Pont de Lescun avaient mis au jour un lot de mobilier métallique qui fut soumis pour avis à Michel Barrère (SRA Midi-Pyrénées). Une rapide analyse tendait à indiquer qu'il s'agissait là d'un ensemble chronologiquement homogène, attribuable à la première moitié du XIII^e siècle.

La nature du mobilier (boucles, appliques, clous décoratifs) comme la position stratégique du site (verrouillage et contrôle des voies de communication) incitaient à penser que le lieu avait pu faire l'objet d'aménagements à l'époque féodale et connaître une occupation seigneuriale, ce qui a motivé une demande d'autorisation en vue de procéder à des sondages archéologiques.

Trois sondages ont été implantés en tenant compte de la localisation des premières découvertes de mobilier métallique. Limitées en surface, ces fenêtres ont montré l'importance variable du sédiment accumulé sur la roche en place (de quelques centimètres à près d'un mètre d'épaisseur). Si elles n'ont pas permis d'observer de structure bâtie, elles confirment en revanche l'occupation du site à l'époque médiévale. A quelques tessons de céramique et restes de faune (avec traces de découpe) sont venus s'ajouter de nouveaux artefacts métalliques. La typochronologie

du mobilier métallique permet de placer celui-ci dans une fourchette comprise entre le milieu du XII^e et le milieu du XIII^e siècle (identification M. Barrère). La présence d'une possible peinture de meuble et de clous d'ornement suffit à exclure une occupation ponctuelle. En outre, un clou de maréchalerie et un élément d'armement renvoient manifestement pour leur part à une « élite rurale ». Au regard de la position stratégique du site et compte tenu du contexte historique indiquant que la voie d'Aspe était l'un des trois chemins placés sous la protection directe du vicomte de Béarn dès le XI^e siècle au moins, il y a de fortes présomptions pour que la Pene de Lescun puisse être assimilée à une *roca*.

Il semble par ailleurs que le site ait connu une occupation bien plus ancienne. Une lame de poignard ou d'épée appartenant à la fin du chalcolithique ou à l'Âge du Bronze y a également été retrouvée.

Un relevé topographique de la partie sommitale correspondant à une plate-forme d'environ 500 m² a été effectué par Gilles Parent. Outre la localisation des sondages, il permet de situer l'unique voie d'accès possible ménagée pour atteindre le sommet de ce piton rocheux aux parois abruptes.

Berdoy Anne

OLORON-SAINTE-MARIE Rue d'Arboré et Place des Oustalots

Une surveillance archéologique a été réalisée à l'occasion de travaux de rénovation des réseaux de gaz, d'eau potable et d'assainissement, dans le cœur du quartier historique de Sainte-Marie.

Cette opération pouvait permettre de compléter les connaissances sur le passé de la cité, notamment sur les questions de son développement urbain au Haut Empire, de l'extension de la nécropole liée à la cathédrale, ou encore sur l'enceinte occidentale de la ville médiévale.

Sur la ville antique, l'ouverture de ces tranchées n'a pas apporté beaucoup d'informations. Malgré l'affleurement connu d'importantes constructions antiques sous et à côté de la cathédrale, aucune structure pouvant être rattachée à cette période n'a été mise au jour. La collecte de mobilier antique constitue la seule trace d'une occupation de cette

époque. Malheureusement, ce matériel a été retrouvé hors stratigraphie et ne s'y trouvait sans doute pas en position primaire.

Les structures médiévales et/ou modernes concernent en grande partie des éléments de voirie. Deux niveaux de circulation antérieurs à l'enrobé actuel ont été découverts. Le plus ancien est une calade identifiée uniquement sur la partie occidentale de la rue d'Arboré. L'étendue de cette voie n'est pas connue car elle a été détruite aux deux extrémités par des travaux récents. Un certain nombre de maisons anciennes de la rue présentent un niveau de sol plus bas que la chaussée actuelle et ont donc dû fonctionner avec cette voie. Sur le linteau de la fenêtre de l'une d'elles figure l'inscription « B.B. 1743 », indiquant que cette voie a vraisemblablement perduré au moins jusqu'à cette date. D'autres structures, situées derrière l'ancien



évêché (canalisation en dalles calcaires, sol de cour et murs), peuvent être rattachées à cette phase.

À une époque indéterminée, un épais remblai est venu rehausser le niveau général de la rue sur lequel a été aménagée une nouvelle voie en galets. Cette dernière a été retrouvée en différents points de la rue d'Arboré juste sous l'enrobé et a perduré jusqu'à une période récente.

D'autres vestiges ont été découverts dans la rue d'Arboré, s'identifiant presque tous à des constructions visibles sur le cadastre de 1832, notamment pour le secteur correspondant à l'agrandissement récent de la place des Oustalots.

La réalisation des tranchées sur cette dernière a par ailleurs permis d'entrevoir les fondations de la porte médiévale située au débouché de la rue Saint-Grat. La maçonnerie de cette porte n'a été vue qu'en fin de tranchée sur une faible emprise.

Toutefois, cela vient confirmer les observations qui avaient été faites par le passé et préciser la position de celle-ci. Aucun autre élément pouvant être rattaché à une enceinte sur ce côté de la ville médiévale n'a été trouvé.

Perrot Xavier

Bas Moyen Âge

OLORON-SAINTE-MARIE 1, place Amédée Gabe

Le projet de rénovation de la partie basse d'un immeuble ancien, sis au 1, place Amédée Gabe, a donné lieu à une étude archéologique afin d'identifier les dispositions anciennes de l'édifice susceptibles d'être affectées par les différents aménagements.

Le bâtiment se trouve situé sur la rive droite du Gave d'Ossau, au bout du pont actuel qui en permet le franchissement. Il constitue un édifice de cinq niveaux, isolé au sud par le gave et à l'ouest par une ruelle en pente donnant accès à l'eau. À l'est, il est jumelé avec un immeuble de six niveaux aligné sur la rue donnant accès au pont; seuls les niveaux qui devaient faire l'objet des travaux, le sous-sol et le rez-de-chaussée, ont été étudiés. L'étude a consisté à mener une analyse archéologique du bâti après décrépiage des maçonneries intérieures. Des relevés détaillés ont été réalisés, accompagnés d'un enregistrement stratigraphique systématique des unités de constructions repérées. Sur l'extérieur, en surplomb du gave, des clichés orthophotographiques ont été effectués ainsi que des relevés pierre à pierre par l'intervention d'un archéologue encordé.

Les observations ont conduit à isoler un édifice allongé et étroit, d'origine médiévale, caractérisé par des maçonneries en moyen appareil calcaire d'assises régulières. Des fentes de tir verticales ont été repérées sur son mur oriental, tournées vers l'ancienne voie d'accès au pont. Elles signalent un bâtiment fortifié, probablement un poste de garde en avant du franchissement. En raison de la typologie des fentes de tir, la date de construction de l'édifice pourrait être placée au XIII^e ou XIV^e siècle. Toute la construction donnant sur la rive du gave est une greffe postérieure : elle correspond à une reconstruction de l'extrémité sud du bâtiment, sans doute emportée par une crue du gave. Ce remaniement est d'origine médiévale. La modénature des ouvertures conservées permet de

proposer la seconde moitié du XIV^e siècle ou le début du XV^e siècle. Sur cette élévation, plusieurs balcons en bois, les plus bas aujourd'hui disparus, donnent en surplomb sur la rivière. Ceux conservés plus haut sont couverts d'une toiture d'ardoise verticale qui tranche avec l'appareil calcaire des maçonneries médiévales inférieures : cet aspect confère, en plus de la construction élancée, tout son cachet à l'édifice. Un immeuble de même allure a été accolé vers cette période à l'est de cette première construction et constitue aujourd'hui le bâtiment formant rive de rue. Plusieurs remaniements mineurs affectent ces deux édifices à l'époque moderne. Ainsi, lors de la reconstruction du pont entre 1829 et 1832, la maison Nogues, la plus proche de la rue, fut alignée et rétrécie de moitié.

Il faut rattacher les origines du bâtiment au contexte de franchissement du gave et au développement sur les deux têtes du pont, des faubourgs du Marcadet et de la confluence. Or, le pont d'Oloron est mentionné pour la première fois dans la partie interpolée vers 1287 des fors de la cité. Jacques Dumonteil en attribue la construction à Gaston VII Moncade. Par ailleurs, on situe l'émergence des deux faubourgs entre la fin du XIII^e et la première moitié du XIV^e siècle. Il est donc probable que le système défensif observé dans l'édifice puisse correspondre à un corps de garde mis en avant du pont dès cette époque. Une hypothèse alternative serait de porter sa construction aux alentours de 1367, date qui correspond à la mise en défense du faubourg d'en bas par le vicomte Gaston Fébus, quartier établi sur la rive gauche du gave, sur la confluence. Ce quartier a bien été ceinturé d'une muraille ; on peut donc envisager que le pont ait été fortifié lui aussi.

Piat Jean-Luc



Oloron-Sainte-Marie - 1, place Amédée Gabe.
Façade de l'immeuble donnant sur le gave d'Ossau.



OLORON-SAINTE-MARIE

Quartiers Notre Dame et de Goès

■ Quartier Notre Dame

Des travaux de renouvellement du réseau de gaz ont eu lieu dans les quartiers de Notre Dame et de Goès. L'occasion fut donc donnée de profiter de l'ouverture des tranchées, pour assurer une surveillance archéologique des travaux dans ces deux quartiers peu ou pas connus archéologiquement.

L'origine du quartier Notre Dame semble remonter au XIII^e siècle, mais les premières mentions datent du XIV^e siècle. Aucune fouille n'a jamais eu lieu dans ce quartier et par conséquent on ne connaît que peu de choses de celui-ci.

Les résultats furent négatifs et aucune structure ni mobilier ne sont apparus sur l'ensemble des rues surveillées. Seuls quelques matériaux de démolitions (tuiles, briques) épars et en très faibles quantités subsistent autour de l'église Notre Dame, construite à partir de 1869.

■ Quartier de Goès

Le quartier de Goès, lui, est d'avantage connu par la découverte d'une *villa* gallo-romaine (I^{er}-IV^e siècle) fouillée en partie en 1990.

Il était donc nécessaire de surveiller ces travaux jouxtant le zonage archéologique. Mais ici aussi, les résultats se sont avérés décevants, puisque, hormis quelques rares tessons dispersés à situer chronologiquement entre l'époque moderne et l'époque contemporaine, aucune entité ou structure archéologique n'a été repérée.

Malheureusement, par manque de disponibilité, les surveillances de ces quartiers n'ont pu se faire de façon exhaustive sur la durée totale des travaux.

Javierre Cédric

SAINT-ETIENNE-DE-BAÏGORRY

Mines de la région de la vallée de Baïgorry

En 2010, la recherche s'est pour l'essentiel limitée à engager un nouvel examen des travaux miniers recensés en 2002 et 2004. L'objectif des cinq dernières années, de 2005 à 2009, avait été de dater les vestiges au terme d'opérations très légères. L'expérience ainsi acquise rendait nécessaire de parcourir à nouveau le territoire afin d'y déceler les sites où de telles interventions seraient réalisables, et si tel n'était pas le cas, de rappeler au moins les niveaux d'intérêt potentiels.

Seuls les sites de la vallées de Baïgorry ont été à nouveau visités et nous poursuivrons cette évaluation au cours des prochaines années dans les vallées navarraises.

Une attention particulière a été portée au chapelet de travaux du ravin d'Ithurustegi, près du col d'Izpegi à Saint-Étienne de Baïgorry. Le curage du sol d'une galerie de très belle facture, de section à angles vifs, creusée à la pointerolle et recoupée par des ouvrages modernes, a révélé la présence d'une pointerolle à proximité du front de taille. De typologie relativement similaire à celle découverte il y a 10 ans à Banca, dans une galerie antique datée par dendrochronologie, elle ne peut cependant être attribuée avec certitude à la

même période, compte tenu de l'absence d'autres éléments de datation plus tangibles. Plus haut dans le ravin, la visite d'autres travaux modernes, repris eux aussi sur des ouvrages plus anciens, permettait de recueillir des fragments de charbon de bois dans la coupe d'un remplissage. La datation obtenue nous renvoie au tout début du I^{er} siècle de notre ère. (Ly 15657, - 47 à 74 a.p. J.C).

Le bilan de ce nouveau parcours n'enrichit pas sensiblement les projets d'opérations idéalement très légères (datation par un sondage d'un mètre carré réalisé dans la journée), car finalement peu de sites répondent à ces critères.

La nécessité de recherches un peu plus développées et un peu plus étalées dans le temps avait déjà été perçue, notamment à travers l'étude de la mine de Monhoa où la facilité d'atteindre des niveaux de stériles abattus au feu, n'avait cependant pas évité d'étendre les investigations pour révéler différentes périodes d'activités et confirmer la plus ancienne.

Cette pause dans les recherches a en outre permis de faire le point sur l'ensemble des datations réalisées depuis 1997, et d'en publier une synthèse. Celle-ci confirme, pour l'Antiquité, la nette corrélation



entre les datations radiocarbone, les analyses isotopiques et les découvertes monétaires survenues au XVIII^e siècle. L'ensemble de ces données souligne en effet l'importance de l'activité durant les trois premiers siècles de notre ère. Mais elle révèle aussi son émergence au II^e siècle avant J.-C. ainsi que sa sensible augmentation au I^{er} siècle avant J.-C., semblant ainsi précéder sans discontinuité apparente la conquête romaine dont l'influence apparaît nettement aux siècles suivants. La répartition des datations, les plus anciennes étant localisées sur les sites mineurs où les exploitations ne se sont pas développées, pourrait tout simplement mettre en évidence une phase

de prospection et d'évaluation systématiques des minéralisations, suivie d'une phase de concentration de l'activité sur les quelques filons reconnus comme les plus prometteurs.

Par ailleurs, la convergence des différents résultats, qui consolide les résultats des analyses isotopiques réalisées il y a 10 ans dans la vallée, relance l'intérêt de la recherche dans la mesure où celles-ci mettaient en évidence deux pics d'activités plus anciens, respectivement aux Âges du Bronze Moyen et Final.

Parent Gilles

*Paléolithique moyen et supérieur
Protohistoire ; Néolithique final*

SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE Grotte d'Isturitz

La campagne 2010 a été la dernière avant une pause destinée à l'indispensable publication des très nombreuses données acquises depuis le début des recherches en 1999. Il s'agissait donc avant tout d'arriver au terme des objectifs fixés pour la fouille des ensembles aurignaciens dans les secteurs « Fouille principale » et « Extension », mais aussi d'achever l'enlèvement des couches remaniées dans la moitié terminale du « Grand diverticule ».

■ Secteur « Fouille principale »

Le but des travaux dans ce secteur était de déterminer l'appartenance chronologique des ensembles lithiques et osseux contenus dans la couche 5 située immédiatement au-dessus d'une couche riche en éléments osseux d'ours associés à quelques objets moustériens en position secondaire (C 6). Une rectification partielle de la coupe laissée par R. et S. de Saint-Périer suivie de son observation attentive, nous a permis de constater de nettes variations notamment dans la compacité du sédiment - des pseudo-sables globalement jaunâtres - ainsi que dans la densité et la conservation des blocs calcaires englobés. Cela nous a conduit à subdiviser cette couche (C 5a, b, c, d et e). Une importante troncature, due à l'action de ruissellements, a toutefois été mise en évidence dans la bande 29, à la verticale d'une rupture dans le profil de la voûte propice à la formation de gouttières ; ainsi, seule C 5e était présente dans les carrés V1 et W1 28. Paradoxalement, cette situation a eu des conséquences positives car, en permettant la fouille simultanée de C 5a, C 5b et C 5e, nous avons pu rapidement constater une assez grande homogénéité du matériel lithique et l'attribuer globalement, malgré sa relative pauvreté et la présence probable de quelques contaminations venues des couches sous-jacentes, à l'Aurignacien archaïque. De leur côté, les restes

de faune déterminés, peu nombreux mais dominés par ceux de chevaux et d'ours, pourraient indiquer une origine mixte où seraient intervenus humains et carnivores. Quoiqu'il en soit, les données recueillies vont dans le sens de ce qui avait été indiqué en 2009 : une arrivée discrète de groupes humains aurignaciens dans une cavité encore fréquentée ponctuellement par les hyènes et les ours.

■ Secteur « Extension »

Nous avons comme objectif principal d'achever la liaison entre ce secteur et le secteur « Coupe » afin de valider ou non l'hypothèse d'une continuité entre les couches inférieures E41c et C4II. Le volume à fouiller était faible – ce qui explique le peu d'objets découverts – et malgré la présence d'un très volumineux bloc d'effondrement, dont la désagrégation superficielle causée par l'action du gel avait perturbé la zone de jonction entre ces deux ensembles, cette continuité nous semble désormais acquise.

Au final dans ce secteur, les ensembles des parties médianes et supérieures ont tous été fouillés. En revanche, bien que ceux appartenant à l'Aurignacien archaïque soient visiblement très riches, nous avons décidé de ne pas en entreprendre la fouille du fait de la présence de plusieurs autres blocs occupant une trop grande partie de la surface dégagée.

En parallèle, nous avons procédé au nettoyage de la coupe laissée par les époux de Saint-Périer, entre le secteur « Extension » et la paroi. Outre la récolte d'un abondant matériel provenant des déblais déposés contre cette coupe, nous avons pu y constater la richesse des couches aurignaciennes. Cela confirme, si besoin était, le remarquable potentiel existant encore dans cette partie de la grotte où l'Aurignacien est directement accessible sur une vingtaine de mètres carrés, les couches le surmontant – et notamment



l'épais plancher stalagmitique – ayant été évacuées lors des fouilles antérieures (au-delà, en direction de l'entrée, ce sont plusieurs centaines de mètres carrés qui restent encore à fouiller).

■ Secteur « Grand diverticule »

Les travaux ont porté sur deux zones de cette galerie : l'extrême fond et la jonction entre la partie nettoyée les années précédentes et le sondage S 2 ouvert en 1997. Dans la première, nous avons terminé le tamisage de déblais provenant très certainement de la destruction d'un tombant à la fin du XIX^e siècle et rejetés là par R. et S. de Saint-Périer en 1929. Dans la seconde, nous avons pu repérer des couches aurignaciennes non remaniées, en continuité de celles de S 2. Toutefois, ces couches se présentent sous forme de lambeaux affectés par des terriers et nous

avons préféré ne pas en achever le dégagement de peur de les fragiliser encore plus.

À l'issue de toutes les campagnes, nous avons traité près de 4 m³ de sédiments qui ont livré un matériel archéologique très abondant et diversifié (industrie lithique et osseuse, faune, art mobilier, parure...). Parmi celui-ci, plusieurs milliers d'objets confirment une importante présence humaine lors de la phase moyenne du Magdalénien. Au-delà du « Grand diverticule », les occupations couvrent alors plus de 1500 m² faisant de la cavité d'Isturitz un des habitats les plus importants du monde pyrénéo-cantabrique.

Normand Christian
avec la collaboration de l'équipe scientifique

Paléolithique supérieur

SAINT-MARTIN D'ARBEROUE Grotte d'Isturitz

Dans le cadre de ma thèse de doctorat, portant sur l'étude des dépôts d'objets dans les anfractuosités des parois des grottes ornées au Paléolithique supérieur (Aquitaine et Midi-Pyrénées), j'ai entrepris un repérage des vestiges osseux déposés en paroi dans la grotte d'Isturitz qui pouvaient être sélectionnés pour datations radiocarbone. Ce travail fait partie d'un projet de recherche interrégional, portant sur ce même thème des dépôts d'objets, incluant les grottes de Gargas, de Foissac et de Domme.

La présence de dépôts intentionnels d'objets, attribuables au Paléolithique supérieur, dans les fissures des parois de la grotte d'Isturitz est découverte en 1996 par F. Rouzard et A. Du Fayet de la Tour lors de travaux topographiques (Normand et Turq, 2006). Suite à ces découvertes, une prospection et un inventaire des zones de paroi à concentrations de dépôts d'objets ont été réalisés dans la cavité à partir de 1998 par A. Labarge (2010).

Partant de ses travaux, une réflexion commune nous a conduit à sélectionner trois fragments d'os qui pourraient être prélevés pour la réalisation de datation. Ceci doit permettre de répondre aux problématiques archéologiques soulevées par la présence de ce geste

symbolique de dépôts dans la cavité. En effet, observés dans les parois de plusieurs salles de la grotte, leur attribution chrono-culturelle est toujours inconnue et pose d'autant plus question que le site a connu, tout au long du Paléolithique supérieur et au-delà des limites de ce cadre chronologique, de nombreuses phases d'occupations et de fréquentations humaines (Normand et Turq, 2006).

Ce projet de datations a finalement été différé et sera révisé lors d'une reprise générale de l'étude des dépôts d'objets dans la grotte d'Isturitz dans le cadre du PCR à venir dirigé par D. Garate portant sur l'étude de l'art pariétal paléolithique des grottes ornées de la colline de Gaztelu.

Peyroux Magali

- LABARGE, A. Synthèse des nouvelles découvertes d'art pariétal et mobilier de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques) : 1996/2009. In : Pré-Actes du Congrès de l'IFRAO (septembre 2010, Tarascon-sur-Ariège), Symposium : L'Art pléistocène en Europe, 2010, 12 p.
- NORMAND, Ch. ; TURQ, A. Bilan des recherches 1995-1998 dans la grotte d'Isturitz (Isturitz et Saint-Martin-d'Arberoue, Pyrénées-Atlantiques). In : Préhistoire du Bassin de l'Adour (Chauchat C., dir.), Edition Izpegi de Navarre, 2006, Bordeaux, 2006, p. 73-98

UHART-MIXE

Ancienne église Saint-Pierre

L'ancienne église Saint-Pierre d'Uhart-Mixe se situe à proximité immédiate du château d'Uhart, où sont encore visibles les vestiges d'une ancienne maison forte propriété de la famille du même nom mentionnée à partir de 1125. Cette église pour sa part est indiquée dans la liste des églises paroissiales dépendant de l'évêché de Dax, datée du dernier tiers du XII^e siècle (acte n°174 du Liber Rubeus ; publié par : Pon et Cabanot, 2004).

Les propriétaires ont décidé de restaurer l'édifice en commençant par refaire la toiture. Devant la nécessité de procéder, avant tous travaux, au dessouchage d'arbres ayant poussé à l'intérieur, le service régional de l'archéologie a demandé un suivi archéologique de cette intervention. Plusieurs sondages ont été réalisés à cette occasion ; ils étaient destinés en particulier à repérer d'éventuels vestiges de constructions antérieures. En parallèle, une étude archéologique du bâti a été conduite afin de reconstituer la chronologie constructive du bâtiment.

Quatre sondages ont été ouverts dans le chevet et l'amorce de la nef (fig. 1).

■ Sondages 1 et 2

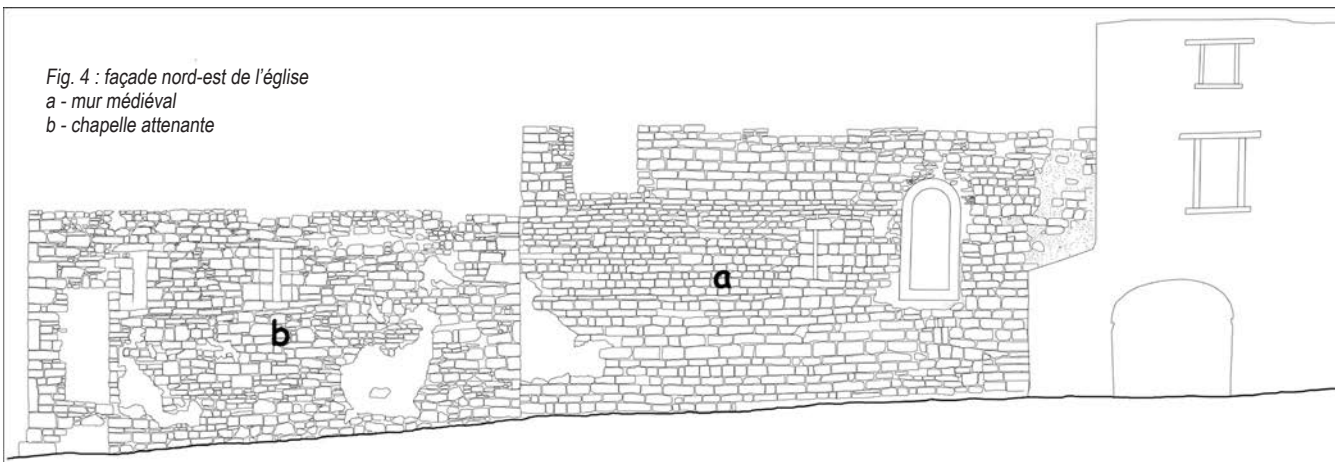
Ces sondages ont été implantés à l'emplacement d'une grosse souche et de ses ramifications.

Un ancien niveau de sol en terre cuite a d'abord été repéré sous le dallage actuel en pierre. Un mur de fondations constitué de moellons grossiers hourdés avec un mortier de chaux a ensuite été dégagé. Cette fondation se poursuit quelque peu dans le sondage 2 puis prend une orientation apparemment perpendiculaire. Le seul matériel mobilier découvert est constitué par des monnaies en bronze ou argent couvrant une fourchette chronologique assez large



Baie de la façade sud du chevet.

Fig. 4 : façade nord-est de l'église
a - mur médiéval
b - chapelle attenante



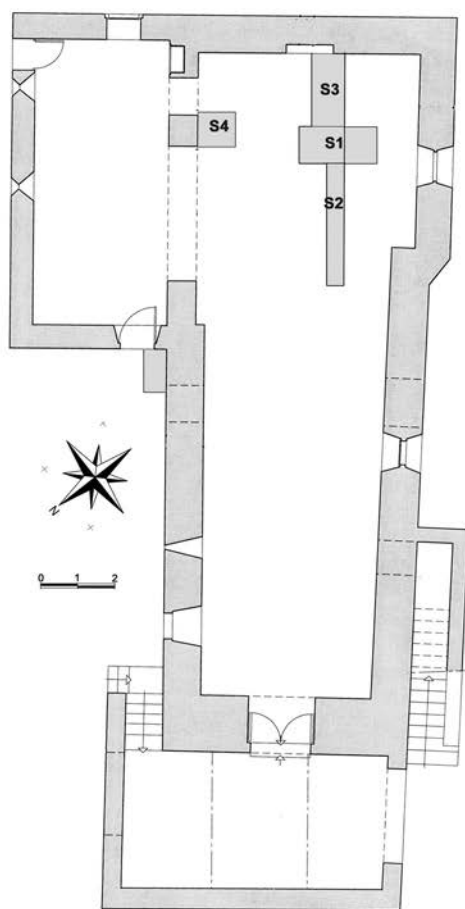


Fig. 1 : localisation des sondages.

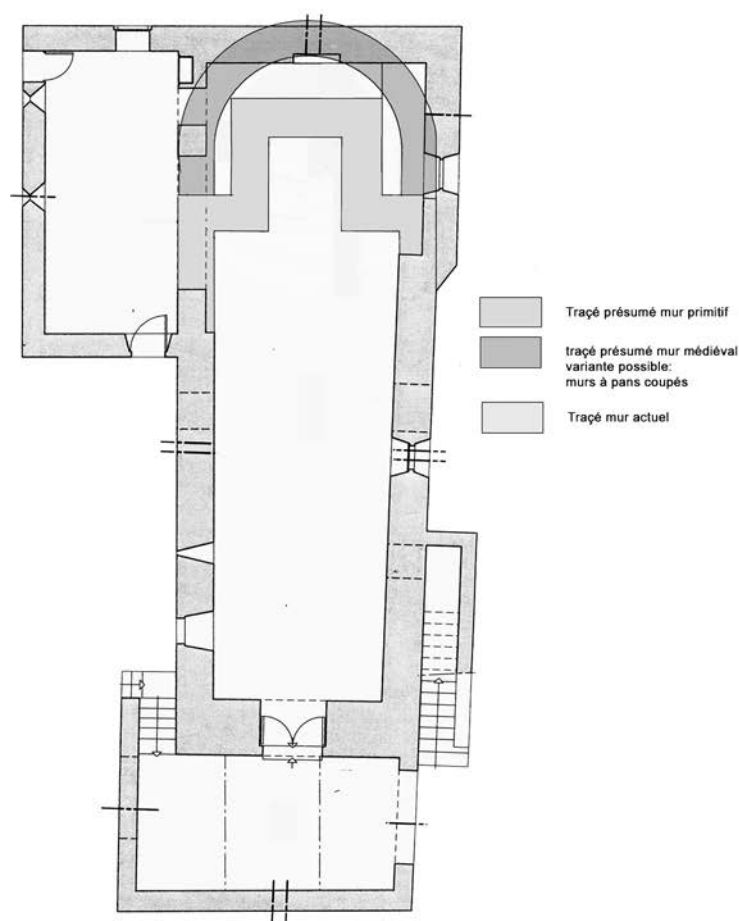


Fig. 2 : proposition de restitution des fondations primitives.

s'étendant du milieu du XVe à la fin du XVIIIe siècle (détermination : L. Callegarin).

■ Sondage 3

Ce sondage a été réalisé en extension du sondage 1 pour compléter le tracé des fondations précédemment dégagées et pouvoir en restituer plus précisément le tracé. L'hypothèse d'un ancien chevet plat appartenant à une construction primitive a été confirmée avec l'apparition de fondations se poursuivant perpendiculairement à celles dégagées dans le sondage 1.

■ Sondage 4

Des éléments bâtis appartenant à trois phases de fondation y ont été repérés (fig. 2).

L'hypothèse d'une église à chevet plat, successivement remplacée par une église à chevet circulaire ou à pans coupés, puis par l'église actuelle paraît être une chronologie cohérente avec les relevés effectués.

Le plan de l'église primitive à chevet plat très étroit d'une largeur d'environ 2.5 m est plutôt caractéristique d'une construction rurale très ancienne peut-être pré-romane. Plusieurs édifices comparables ont été signalés dans les Landes par J. Cabanot (Cabanot, 1968). Dans la mesure où l'église St Pierre dépendait du grand diocèse de Dax dont le territoire

s'étendait du nord des Landes à une profonde enclave dans le Pays-basque Navarrais (Pays de Mixe et Ostabarret), il est possible d'imaginer un modèle architectural très ancien reproduit jusqu'à Uhart-Mixe. Il faut signaler qu'aucun reste de ce type n'a cependant été identifié ou soupçonné à ce jour au Pays Basque.

Les relevés pierre à pierre des façades ont permis d'identifier plusieurs phases de construction ou reconstruction. Sur la façade nord-est, un appareillage aux assises régulières en flysch local (petit et moyen appareil) est caractéristique d'une construction médiévale ; ce mur paraît être le plus ancien vestige subsistant en élévation (fig. 4). Sur les autres façades de l'église, des appareillages différents et irréguliers révèlent un phasage complexe et multiple, témoins de nombreuses reconstructions et modifications postérieures. Le type de pierres utilisées, l'appareillage, l'emploi de blocs de récupération ont permis cependant de proposer une chronologie relative sur l'ensemble de l'édifice.

Duvivier Benoît

- CABANOT, J. Note sur quelques églises à chevet plat du Pays de Marsan, *Bulletin de la Société de Borda*, 1968, p. 129-148.
- PON, G. ; CABANOT, J. C. Cartulaire de la cathédrale de Dax, «Liber rubens» (XIe-XIIIe siècles), Dax, *Comité d'études sur l'histoire et l'art de la Gascogne*, 2004, 589 p.



AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

BILAN SCIENTIFIQUE

Opération communale et intercommunale

2 0 1 0

N°Nat.						N°	P.
025117	CAMOU-CIHIGUE	Massif des Arbailles - Grotte de Etxeberri	GARATE Diego	SUP	RAR	140	187

Paléolithique supérieur

Les grottes ornées du massif des Arbailles Etxeberri-Sasiziloaga-Sinhikole

Le projet d'étude des grottes ornées du Massif des Arbailles avait pour objectif principal d'actualiser les informations existantes pour chacune d'entre elles mais également d'évaluer et d'identifier leur place au sein de l'art tardiglaciaire de la corniche cantabres-pyrénées.

Les grottes du Massif des Arbailles ont été découvertes et étudiées de manière succincte au début de la seconde moitié du XXe siècle. En conséquence, un manque crucial d'informations graphiques et contextuelles ne permettait pas d'analyser les éventuelles relations pouvant exister entre ces cavités et celles du golfe de Gascogne et de la corniche Cantabres-Pyrénées.

Au cours de la campagne de 2010 (dernière du projet), les travaux se sont concentrés sur la grotte d'Etxeberri. Un sondage de faible dimension dans la *Salle des Peintures* a permis de récupérer des vestiges aperçus en surface en 2008, ainsi que d'en exhumer d'autres. Au total, la fouille a livré quatre fragments lithiques (une pièce esquillée, un petit éclat de raffûtage, un fragment distal de lamelle retouchée retrouvé en deux morceaux et dont la fracture est ancienne), une plaquette ocrée, quatre morceaux

d'ocre, six petits fragments d'os brûlés et une coquille de *Littorina obtusata*. La découverte de deux fragments d'os brûlés et d'une coquille a permis de réaliser des datations radiocarbone et de situer chronologiquement l'activité humaine au sein de cette salle, très éloignée de l'entrée de la cavité, au cours du Magdalénien moyen.

Au sein des trois cavités, entre 2007 et 2010, un travail important de prospection, de révision et de documentation de l'art pariétal a permis d'enrichir les données et de découvrir de nouvelles figures. À ces investigations s'ajoutent des travaux supplémentaires comme l'élaboration d'une nouvelle topographie pour chacune d'entre elles, l'analyse de la composition des pigments utilisés, ainsi que l'étude de leur contexte archéologique avec un sondage du sol pour la grotte d'Etxeberri.

On peut donc dire qu'aujourd'hui les grottes ornées du Massif des Arbailles ont fait l'objet d'une étude approfondie fournissant de nouvelles données internes les concernant mais également des informations externes sur l'art du Tardiglaciaire de la corniche Cantabres-Pyrénées. Les datations ¹⁴C obtenues pour la grotte d'Etxeberri permettent, sans aucun

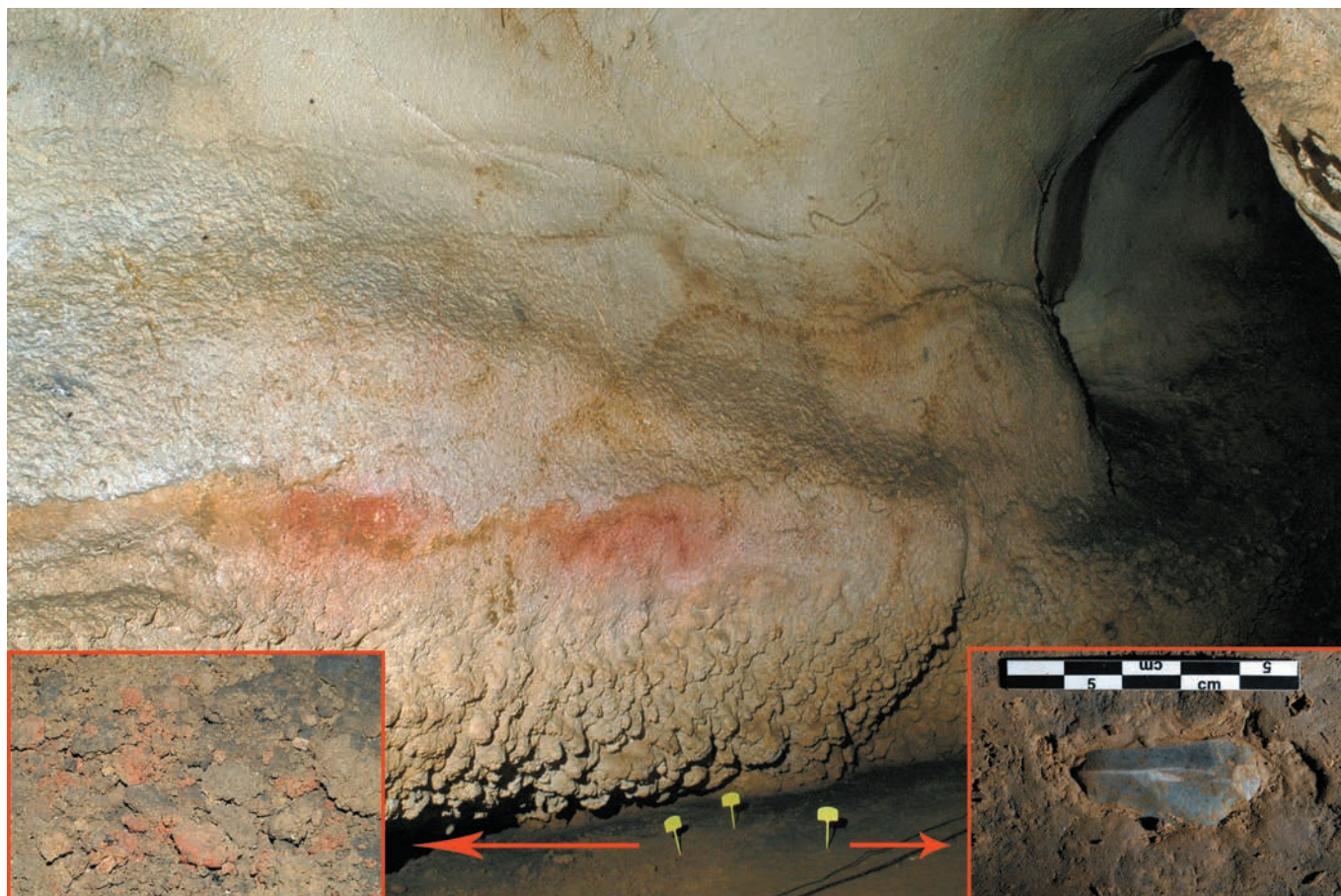


doute, d'insérer cette dernière dans les réflexions actuelles concernant la chronologie de l'art pariétal du Paléolithique supérieur final.

Parallèlement à ces travaux de terrain et de laboratoire, l'équipe s'est également investie dans la diffusion des informations recueillies autant au sein de manifestations scientifiques (articles, congrès,

conférences, etc.) que dans un cadre plus général (exposition, ateliers, documentaires, etc.). Ce travail achevé sera prochainement transformé en une monographie scientifique des grottes ornées du Massif des Arbailles.

Garate Diego, Bourrillon Raphaëlle



*Les grottes ornées du massif des Arbailles - Etxeberri-Sasiziloaga-Sinhikole.
Photographie de la Salle des Peintures avec les vestiges archéologiques trouvés au pied des peintures de la paroi droite.
Grotte d'Etxeberri (Camou-Cihigue, Pyrénées-Atlantiques) © Garate et Bourrillon.*